

*La Grande Guerre des écrivains*. Sous la direction de ROMAIN VIGNEST et JEAN-NICOLAS CORVISIER. Paris, Classiques Garnier, 2015. Un vol. de 781 p.

Cet ouvrage réunit trente-cinq contributions qui prennent pour la plupart des aspects monographiques et que signent des enseignants du secondaire ou des universitaires. Son intention est double : attirer l'attention sur la place et le rôle des écrivains au cours de la Grande Guerre ; mesurer l'impact idéologique et esthétique du conflit sur les imaginaires et les œuvres qu'il a durablement hantés. Il s'organise, de manière attendue, autour d'un partage chronologique qui distingue les représentations contemporaines de la guerre de productions plus tardives et s'achève sur un troisième et dernier moment où l'accent est mis sur des écrits parus à l'extérieur de l'espace français. Une telle organisation répond sans aucun doute au premier des objectifs annoncés par Romain Vignest et Jean-Nicolas Corvisier. Le lecteur de ce volume découvrira en effet avec intérêt des études s'arrêtant à plusieurs des écrivains qui ont placé la guerre au cœur de leurs préoccupations, à des auteurs dont la présence s'impose (Apollinaire, Barbusse, Céline, Giono, Martin du Gard, Rolland, etc.) mais également à des figures moins travaillées, notamment quand il s'agit de philosophes ou de critiques (Léautaud, Teilhard de Chardin, Thibaudet, Valéry). Une telle organisation ne peut en revanche permettre d'envisager de manière pleinement satisfaisante le second objectif de ces pages. S'intéresser à l'impact esthétique ou idéologique de la guerre oblige en effet à en suivre les écritures sur la moyenne ou la longue durée et, en particulier, à envisager comment un même auteur a pu se trouver dans la nécessité de corriger ou de compléter, parfois à des années de distance, les œuvres qu'il lui a déjà consacrées. Si plusieurs études se livrent ici à cet effort, en particulier celles qui sont consacrées à Cendras ou à Aragon (les cas, attendus en la matière, de Genevoix et de Jünger ne sont pas envisagés dans cette perspective), d'autres y renoncent et renoncent de ce fait à passer d'une analyse thématique portant sur un texte à une réflexion envisageant la courbe d'une œuvre, qui est aussi celle de traumatismes difficiles à exprimer autant qu'impossibles à taire et celle d'une quête, toujours relancée, de manières de dire l'horreur, la peur ou la mort. De ce point de vue, il faut regretter que Barbusse ne soit envisagé ici que comme l'auteur du *Feu* (1916) et qu'une œuvre comme *Clarté* (1919) ne soit pas évoquée, que Dorgelès ne le soit que pour le plus lu de ses romans, *Les Croix de bois* (1919). Cette difficulté en révèle une autre. À côté d'analyses, parfois brèves, qui se donnent les aspects de notices encyclopédiques ou de mises au point, d'autres prennent les dimensions d'articles et s'efforcent de procéder à des mises en relation ou à des lectures novatrices, ce dont témoigne alors la présence de notes. Les réflexions réunies ici hésitent ainsi entre deux modèles : celui de présentations soucieuses surtout d'attirer l'attention sur des auteurs victimes d'un certain oubli (Duhamel, Romains, etc.) ou de proposer des mises au point (Céline, Gide, Péguy, etc.) ; celui d'analyses érudites construites autour de problématiques indexées à des questionnements d'ordre esthétique ou idéologique, comme c'est le cas des pages consacrées à Apollinaire (envisagé à deux reprises), à Claudel ou à Drieu la Rochelle et, dans le dernier temps du volume, à Faulkner, à Owen ou à Ungaretti. Révélatrices de cette même hésitation, les études qui envisagent des corpus pluriels prennent tantôt la forme de pages d'histoire littéraire, de facture traditionnelle, tantôt celle d'études portant sur des aspects précis des représentations du conflit, à l'exemple d'une lecture de la Grande Guerre dans le roman populaire, d'analyses de l'impact de la violence des combats sur l'idée de progrès ou sur les avant-gardes, d'une présentation des écritures serbes du « Golgotha albanais » ou d'une mise en perspective d'écrits de combattants originaires du Maghreb (Mohamed Benchérif, Samama-Chikly, Augustin Belkacem Ibazizen).

D'un parcours d'ensemble de ce volume, il ressort qu'il peine à se choisir un public aisément identifiable. Il s'adresse en effet, pour une part, à des lecteurs curieux, enseignants ou étudiants, à qui il délivre une somme d'informations leur permettant d'entrer dans les complexités

d'un vaste corpus et, pour une autre, à des lecteurs, doctorants ou chercheurs, à qui il permet d'approfondir et d'élargir leurs connaissances sur des points précis (des auteurs, des œuvres ou des problématiques). Aussi prend-il le risque de ne contenter pleinement ni les uns, ni les autres. Les informations données aux lecteurs qui viendraient ici en chercher ne sont en effet pas toujours aussi sûres qu'il conviendrait : il ne semble pas, exemples certes très ponctuels, qu'Ernest Psichari puisse être tenu pour un « poète » ni que *La Guerre madame* (1916) de Paul Géraudy puisse être présenté comme « un texte très poétique ». Contrairement à ce qui est affirmé ici, Barbusse n'a jamais été blessé, pas plus qu'Adrien Bertrand qui, lui, a fait croire qu'il l'avait été – est ainsi reconduite une légende qu'Hervé Duchêne a pourtant définitivement mise à mal dans une récente édition de *L'Appel du sol* (1916). Cette remarque en appelle une autre. Si intéressant soit-il du fait de la diversité des objets qu'il se donne, ce volume ne paraît pas venir au meilleur moment. Très nombreuses ont été ces dernières années les publications qui ont envisagé les écritures de la Grande Guerre. Conçues et produites au même moment, les réflexions réunies par Romain Vignest et Jean-Nicolas Corvisier ne peuvent les prendre en compte, ni en rendre compte. Elles ne peuvent en outre pas travailler à les prolonger en faisant place à des auteurs qui ont longtemps été ignorés ou à certaines des problématiques qui sont actuellement au cœur des recherches des littéraires et des historiens. De fait, à plusieurs exceptions près (*La Nuit de Noël de 1914* de Claudel ; *Chronique de la Grande Guerre* de Barrès ; *Interrogation* de Drieu La Rochelle), elles s'arrêtent surtout à des œuvres de longue date très travaillées. En témoignent l'importance qui est donnée ici au roman autant que la mise à l'écart des œuvres d'imagination les plus subversives. Bien qu'ils aient signé des écrits novateurs, originaux et forts, pour la plupart désormais disponibles dans des collections bon marché, Jean Bernier, Gabriel Chevallier, Joseph Delteil, Henri Poulaille ou Léon Werth ne font l'objet d'aucune analyse spécifique. De la même manière, il faut regretter que dans la première partie du volume les écritures de la Grande Guerre ne soient envisagées que comme des écritures d'hommes qui ont combattu, ce qui amène à exclure du champ de la réflexion tous les écrits qu'ont publiés des femmes de lettres : Colette, Annie de Pène, Germaine Beaumont ou Marcelle Tinayre, dont *La Veillée des armes* (1915) a été récemment réédité. Enfin, alors même que la question du témoignage de guerre a récemment fait l'objet d'études, ce volume ne s'arrête qu'à une seule reprise aux écritures ordinaires des poilus ordinaires, écritures qui ne sauraient pourtant, sauf à en revenir à une conception traditionnelle, conventionnelle ou « classique » de la littérature, être tenues sans examen à l'écart de son domaine – domaine dont la guerre a contribué à modifier les tracés.

Bien qu'il ne s'arrête qu'à certaines des représentations et qu'à certaines des écritures de la Grande Guerre, ce volume présente l'intérêt de pouvoir être lu de manière discontinue, chaque lecteur pouvant aller y chercher des idées de lectures à faire, lectures qui le conduiront vers d'autres œuvres encore, mais également vers d'autres lectures critiques – démarche qu'aurait toutefois facilité l'établissement d'une bibliographie générale.

DENIS PERNOT